



Paul Gauguin, *Le Repas* (détail), 1891, huile sur toile. Musée d'Orsay, Paris.

« PLATS SIGNATURES »

Les nourritures académiques

Eva Sandri

Quand je chausse mes lunettes d'anthropologue du quotidien, je remarque que la nourriture circule avec une régularité étonnante à l'université.

En voici quelques bribes gourmandes.

J'aime particulièrement la période des partiels. La table de chaque étudiant suit une organisation spatiale bien précise. À côté des copies et des stylos, on distingue généralement l'ovale d'un sachet de biscuits *Petit déjeuner* acheté à Aldi, une compote à boire en plastique vert criard, un demi kinder bueno, deux mandarines empilées l'une sur l'autre, l'inévitable demi bouteille de Cristalline et parfois un thermos ornés de motifs Totoro.

Un goûter improvisé dans une salle de cours inoccupée.

Il n'y avait pas assez de place à la cafétéria.

Quatre étudiantes partagent un brownie acheté au Lidl d'en face. L'une d'elles a fait de l'ice tea maison au matcha. Sa voisine partage un tupperware rempli de cerises.

Elles viennent du jardin de chez mes parents, j'y étais le week-end dernier.

À la cafet' deux étudiantes en première année de licence ouvrent avec délicatesse un bento japonais contenant du kimchi maison. Sur la table d'à côté, des cookies au gingembre confit.

Tout est bio, je viens de les sortir du four.

Pour le dernier cours avant les soutenances, le prof a proposé d'organiser un petit goûter à l'improviste. Quatre étudiants font circuler un paquet de Dragibus. Le prof a amené un cake à la rhubarbe. Les Dragibus noirs ont plus de succès.

Il y a du rab de frites au Restau U. Vent de joie dans les tables. Cliquetis d'assiettes. Trois étudiants improvisent une chanson dont les paroles sont, peu ou prou : J'ai deux amours, les frites et les cookies.

Une joyeuse profusion de nourriture sucrée. Et tout près, trop près, la brutalité de la précarité étudiante.

À la fin de leur repas au Restau U, deux étudiants subtilisent discrètement deux petits pains dans la corbeille et trois échantillons de sauce.

Mayonnaise, moutarde et ketchup.

Personne ne les a vus. L'un d'eux sourit et prend une voix tremblotante de grand-père pour dire à son ami : *Les temps sont durs mon petit, cette semaine, ce sera pain-mayo tous les soirs.*

Je me rappelle alors de mes propres années étudiantes. Pique-nique improvisé au parc d'à côté entre deux cours de littérature. J'ai pris ce qu'il restait dans ma cuisine : deux tranches de pain de mie Top Budget un peu rassis et clairement périmées. La garniture, ce sera pour le début du mois prochain. Je mange mon sandwich au pain avec une infinie discrétion. Je préférerais quitter l'université plutôt que mes amis se rendent compte que mon sandwich est vide.

Quatre étudiantes passent dans le hall de l'université. Un grand buffet rassemble des chercheurs en linguistique venus assister à un colloque sur l'intertextualité. L'une d'elle, souriante : *Tu penses qu'on peut piquer un samossa ? Genre, discrètement ?*

Il est 18h et à la fin de la journée d'étude sur la médiation culturelle, il reste encore trois saladiers de taboulé du buffet de midi. Ils sont intacts. L'employé du traiteur me regarde d'un air affecté : on doit les jeter, on a pas le choix, ce sont les normes sanitaires. J'essaie de les transporter mais je n'ai pas prévu de contenant et je ne peux pas emporter avec moi les saladiers en verre du traiteur. Alors je les regarde jeter machinalement les saladiers pleins.

Je réussis tout de même à prendre à bout de bras le plateau en carton rempli de mignardises pour les distribuer aux étudiants qui passent dans le couloir et aux sans abris assis dans la rue devant le campus.

Fin du séminaire doctoral. Les organisateurs proposent d'aller fêter ça autour d'un verre. Gêne d'un doctorant, car cinq euros la pinte, même en happy hour, c'est un budget. Les professeurs ne comprennent pas.

Vous ne voulez pas venir ? C'est important ces moments informels, le réseau, vous savez.

Finalement il se joindra au groupe et commandera ce qu'il y a de moins cher à la carte, un expresso un euro quarante. Alors qu'il est 18h et qu'il n'a aucune envie de ce café noir à cette heure-là.

Il partira avant que le groupe n'aille au restaurant indien d'à côté, prétextant un article à terminer.

Tant de situations où la honte l'emporte.

Maintenant que je suis enseignante-chercheuse et que mon salaire me permet de d'insérer une garniture dans mes sandwiches, je me demande comment être sensible à cette précarité alimentaire

quotidienne.

À ne pas faire comme si je n'avais pas vu.

Simplement se rendre compte et compatir. Se rappeler sa façon de gérer un budget à 19 ans.

En recueillant ce quotidien, prendre la mesure de la précarité étudiante et de sa vulnérabilité.

Et peu à peu, prendre de nouvelles habitudes, des détails anodins : faire acheter plus d'ouvrages à la bibliothèque, diffuser davantage les articles en libre accès, permettre aux étudiants de passer des tests d'anglais gratuits en ligne quand le TOEIC, payant, n'est pas nécessaire, leur apprendre à argumenter pour que leur stage soit rémunéré, parfois même le faire avec eux quand on connaît l'entreprise, cuisiner une fournée de cookies à amener lors du dernier cours, faire une lettre de recommandation pour l'obtention d'une bourse de mobilité...

Une discrète économie de la sollicitude pour du soin au quotidien.

Et continuer de regarder l'université comme un monde neuf et étrange.

Ne pas s'endurcir face aux fragilités.

Cultiver une sensibilité éclairée.